

Le Trio Aroyo à Jérémie

récit de voyage – 17 au 21 novembre 2011

Prélude

La veille du départ, Gilles (notre batteur) et moi, nous avons eu la bonne idée de charger les instruments à l'arrière de ma jeep de façon à ne pas encombrer les sièges devant accueillir les trois autres passagers faisant parti du périple : Ricardo notre bassiste, Fritz notre chauffeur, et Jules Emmanuel, notre hôte, venu la veille par avion de Jérémie pour faire la route avec nous. Ce matin du jeudi 17 novembre, alors que j'avais déjà réglé l'alarme de mon « *smartphone* » sur 5h, Ricardo m'appelle à quatre heures du matin. Je ne regarde pas l'heure, je me lève prestement, je fais les préparatifs : la valise, le café, et la bouffe tout seul ; mon fils dort à poings fermés, ma femme est à Montréal, les gens de maison ne sont pas encore arrivés. Je pars chercher Ricardo et je me rends pour 6 heures au lieu du rendez-vous avec notre hôte. Jules arrive, je le vois pour la première fois, il est physiquement très fort, il est le directeur de l'Alliance Française de Jérémie, il parle vite, il devance mes pensées. Après un léger retard, on part, on récupère Gilles près du stade Sylvio Cator. Pour prendre Fritz, notre chauffeur, j'évite la nouvelle route, dite des « railles », puisqu'il habite à Brochette ; maudite route de carrefour, nous laissons Port-au-Prince jusque vers les 8h du matin...

La traversée

Par l'entremise du logiciel d'échange à la mode résidant sur mon « *Smartphone* », mon ange gardien imaginaire quoiqu'originaire de Jérémie, me fait savoir qu'il pense que je devais être déjà parti alors qu'il fait du « *gym* ». Cela me surprend, je ne savais pas que les anges faisaient du sport et je suis encore plus étonné de voir que de nos jours ils s'en remettent aux bienfaits de la technologie pour communiquer avec les humains. Nous filons, en effet, comme dans du beurre vers les Cayes. L'atmosphère dans la voiture est électrique, on jase, on rigole, tout le monde est détendu, même Ricardo, le taciturne. Je conduis, nous écoutons du bon jazz : l'album « *The awakening* » [le réveil] du guitariste *Joey Christiansen*, nous commentons copieusement la merveille de musique.

Nous arrivons aux Cayes juste avant midi. Non loin de l'historique *carrefour des quatre chemins*, nous repérons un restaurant de trottoir, une marchande nous y sert de succulents plats pour pas chers, assaisonnés de son éclatant sourire. Jules avait besoin d'envoyer un fichier important à un collègue, il trouve un cyber. Il parle constamment au téléphone, il coordonne beaucoup d'activités, c'est un bout en train. Ricardo a fait une petite somme dans la voiture, Fritz est très tranquille, presque mélancolique, Gilles est jovial. Je cède le volant à Fritz, nous prenons la route de Camp Perrin.

Nous laissons l'asphalte, mais la voie, en terre battue, est relativement bonne, on travaille à l'achever. Vers les 2h nous arrivons à Camp Perrin, une merveille de bourg. La rue principale, en parfait état, est flanquée par d'épais arbres et d'une végétation peu commune comme pour protéger les enfants en uniforme revenant tout joyeux de l'école. Dans la voiture, l'atmosphère est sereine. Gilles prend des photos, on écoute *Diana Krall* chanter:

Let's fall in love why shouldn't we ... [Allons tomber amoureux pourquoi pas...]

J'en profite pour « *chatter* » abondamment avec mon ange gardien et prendre des notes sur mon petit appareil. Décidément ils sont vraiment intelligents ces gadgets électroniques me dis-je.

Nous laissons Camp Perrin avec regret, nous franchissons un plateau mouvementé dénommé « *La plèn* ». Bientôt nous nous engageons sur une rocailleuse et dans une zone sauvage - peut-être l'endroit le plus dangereux de la traversée - ; gorge profonde à droite et flanc de montagne abrupt à gauche. La voiture avance

péniblement sur la voie montante et serpentine. Ricardo fait les grands yeux et me dit « *maestro, c'est terrible tu ne vois pas...* ». Je fais une petite description du paysage à mon ange gardien : terre rocailleuse, montagnes rugueuses mais vertes au sommet desquelles d'épais nuages gris font du sur place. Il me confie qu'enfant lorsqu' il voyageait, ces montagnes était comme des jouets pour lui et que c'est en les contemplant qu'il a su qu'il allait devenir écrivain. Tiens, de surprise en surprise, je ne savais pas qu'un ange pouvait écrire, jusqu'à devenir poète ou écrivain. La pluie se mêle de la partie, nous sommes obligés de ralentir considérablement, la voiture a quelques difficultés et Fritz doit enclencher les quatre roues motrices. Nous ne sommes pas inquiétés, Fritz est expérimenté et, mon ange gardien veille et guide nos pas.

Après avoir longé et traversé la rivière *Glace*, nous arrivons à « *Fanmpadra* », tristement célèbre par sa grosse pierre qui obstruait la route, rendant impossible le passage des gros transporteurs. Elle a été, paraît-t- il, décapitée à la dynamite par l'ex président René Préval en personne, ce qui, je présume, représente un haut fait d'arme du leader débonnaire. Il pleut encore. Je pense à adresser une question à mon ange, mais j'ai perdu le contact. Fritz me fait savoir que je devrais attendre *Duchity* pour renouer avec le monde extérieur. Je me dis que depuis que les anges ont accepté de se servir de notre technologie pour communiquer avec nous, ils n'ont pas d'autres choix eux aussi qu'à en endurer les inconvénients.

Après avoir déballé la pente nous atteignons *Duchity*, une des caches favorites de Duvalier « papa doc », me confie Jules Emmanuel, féru de politique. Puis à 2h45, *Déron* le petit frère de Beaumont, dit Fritz les yeux rivés sur la route. A 2h55 nous sommes à *Kafou Zaboka*. La coloration des terres passe du blanc, au jaune, au rouge, mais les montagnes nous ont pris en chasse, et la luxuriance de la flore nous subjugué.

La route est de meilleure qualité, nous allons plus vite, la voiture est plus allègre et ne demande qu'à prouver sa grande forme. La pluie a cessée, tour à tour se succèdent *Beaumont*, *Morne André*, *Nan Lendò*, *Kafou Chal*. A 4h30 nous atteignons la commune des *Roseaux*. Gilles prend des photos à profusion, il s'autodéclare photographe, et fait une petite querelle amicale au ténébreux Ricardo qui doute de ses capacités. La mer est en vue, nous nous rapprochons du but. Sur la place de *Roseaux* est affiché un poème de *Clotaire Saint Natus* en hommage à cette ville. J'ai le temps de noter ce vers :

« *Ab ! Roseaux ! Terre d'aplomb qui plie mais ne rompt pas...* »

A 4h46 nous sommes sur le pont de la rivière haute *Voldroque*. Puis nous rentrons à *Nan Gomie*, mais oui le « pays » du célèbre *Antoine*. La route est large, l'asphalte est vraiment noire, douce, neuve. L'anachronisme est frappante entre les chétives chaumières des pêcheurs qui s'accrochent désespérément à la mer agitée sur la droite et ce large boulevard moderne sur lequel nous filons et à rebord duquel jouent des bambins presque nus qui ne sont pas conscients du danger qui passe. Je me dis qu'*Antoine Nan Gomie* doit sûrement se retourner dans sa tombe, lui qui savait prédire les malheurs à milles lieux à la ronde.

Mon ange me fait savoir que je suis presque arrivé, étant donné *Nan Gomie*. Eh oui, après avoir traversé l'autre pont *Voldroque*, la basse, nous avons le temps vers les 5 heures de l'après-midi de vivre le début d'un magnifique couché de soleil sur la ville de Jérémie. Toutefois nous ne pénétrons pas dans la cité. A moins d'un kilomètre, à peu près, du fameux pont de la *Rivière Grande Anse* qui commande l'entrée de la ville, Jules, notre hôte, nous fait bifurquer à gauche. Nous pénétrons alors dans une petite rue en terre, humide, qui se fraie son chemin au milieu d'une superbe végétation. L'hôtel se trouve dans ce milieu paradisiaque, et son concepteur a pris parti de laisser la nature dicter l'ambiance car les chambres sont des cabanes individuelles qui disputent harmonieusement l'espace, si je peux dire, aux arbres, arbustes, graminées, herbes...

La traversée aura duré 9h de temps, incluant l'arrêt aux Cayes de presque une heure, et les nombreux ralentis où Gilles tente, en vain, de piéger les instants et de capturer l'espace avec sa caméra.

La visite

Nous emménageons rapidement, les chambres sont modestes, mais elles nous conviennent. Jules se plaint de douleurs à l'épaule et reste couché bien emmitoufflé dans un drap. Vers 7h30, nous partons visiter Rose-Laure, une responsable du complexe administratif de Jérémie, avec qui Gilles était en contact, et qui nous attendait impatiemment. Nous sommes agréablement surpris et étourdi par la propreté et la beauté de la ville.

Le complexe administratif est un ensemble architectural en forme de fer à cheval abritant différents services étatiques. Il comprend essentiellement une impressionnante construction circulaire coiffée d'un dôme et flanquée de deux grandes bâtisses de plusieurs étages qui se font face tel en un miroir. Nous franchissons la cour et pénétrons dans le restaurant logé dans la construction sphéroïdale. Rose Laure, quoique fatiguée, nous y attendait. Avec elle nous entretenons une conversation très humanisante ; elle a perdu son mari il y a tout juste trois mois, on parle des affres du tremblement de terre, même Ricardo le taciturne se surprend à raconter son expérience, Fritz aussi. On se dit vouloir jouer ici samedi. Avant de partir elle nous emmène à l'étage visiter une merveille de salle de concert toujours circulaire avec estrade en bois, vestiaire, et acoustique impeccable ; telle qu'on ne trouve pas à Port-au-Prince. Je me dis que le trio sonnerait comme jamais dans une salle comme ça. Sur le chemin du retour nous nous surprenons à rêver tout haut. A un moment, et au même moment où l'idée germe dans ma tête, Ricardo émet l'hypothèse que bientôt on verra la position et le rôle des villes de provinces s'inverser par rapport à Port-au-Prince qui, elle, deviendra en quelque sorte le « pays en dehors ». Pour ma part, je crois que le processus a déjà commencé...

La première nuit

On revient à l'hôtel. Je m'endors à 10 heures. Je me réveille à 2h30 du matin, mon voisin – la cabane comprend deux chambres indépendantes adossée l'une à l'autre – ayant laissé la radio allumée. Naturellement plus épaisse est la nuit, plus percutante est le son. Je n'en peux plus, je frappe plusieurs fois le mur qui nous sépare. Je lui demande d'éteindre son appareil. Après plusieurs essais, sans mot dire, il s'exécute. Je retourne me coucher, cinq minutes après, il récidive, je re-frappe, et réitère ma demande. Bon, toujours sans piper mot, il finit par se résigner. Mais entre temps le sommeil est parti et je peine à le recouvrer. Je pense à ma femme qui est à Montréal, à mon fils qui est resté tout seul à la maison. Je consulte mon « *smartphone* », mon ange gardien me fait savoir qu'il veille sur moi. Je pense au sujet de l'atelier de demain qui n'est pas encore clair dans ma tête. Je réfléchis aussi sur le récit que je me propose de faire du voyage. Je me dis que je dois me créer un personnage fictif ; mais oui c'est mon ange. Je lui écris pour lui faire part de mon intention. Il ne répond pas, il me trouve probablement trop présomptueux de penser à l'inventer... Je fais une séance de méditation d'une demi-heure à peu près, je fais le « laisser exprimer, laisser dissiper ». Je descends plus profondément encore, j'ai comme des clartés... Je m'endors à nouveau.

L'atelier

Vendredi matin je me lève à 7h, je n'ai pas de signal et ne peux donc rentrer en communication avec mon ange, *tchurp*... A 8h nous mangeons copieusement à l'hôtel. Enfin je peux lire mon ange, cela me fait du bien. On se rend au local de l'Alliance pour l'atelier qui doit débiter à 9h. Le trio prend place sur la galerie. Nous jouons pour les deux ou trois personnes présentes, parmi lesquels mon ami Bigaud qui pour le moment se retrouve à Jérémie. Nous sommes décontractés, la sonorité, l'acoustique des lieux, et l'aspect enchanteur de la ville nous

inspirent. La nature nous écoute, les petits oiseaux ont cessé leur bavardage et prêtent l'oreille, et les arbres sont devenus mélomanes. Nous enchaînons standards après standards, « *Au private* », « *Softly ...* », « *Corcovado* », « *Complainte paysanne* », « *Mayanman Ibo lele* »... Nous exécutons « *Yoyo* » sur un rythme de samba. Gilles jubile, heureux. Ricardo esquisse un demi-sourire en faisant rouler ses grands yeux. Après chaque coda nous nous félicitons mutuellement. Les gens arrivent, nous continuons à jouer. Vers 10h, la galerie de l'Alliance est remplie de monde, je décide alors de commencer l'atelier.

Jules prononce des propos de bienvenu. J'ai deux points: l'architecture et l'orchestration du trio, la phrase musicale. L'assistance suit avec attention, les questions fusent de toutes parts. Nous démontrons par l'exemple les notions exposées. J'avais demandé aux musiciens de venir avec leurs instruments, seul un est arrivé avec une petite flûte à bec. J'appelle un jeune chanteur, nous improvisons des petits bouts de phrase sur le début de « *Yoyo* ». D'abord je lui demande de m'imiter, ensuite je le laisse se débrouiller tout seul, ce qu'il fait à merveille. L'assistance applaudit. Vient ensuite une série d'échange sur l'incongruité de certains concours musicaux qui, malheureusement trop commerciaux, entravent la diffusion des valeurs musicales et déforment l'oreille des jeunes haïtiens. Ricardo et Gilles prennent aussi la parole. Nous jouons un dernier morceau chaudement applaudit. Je termine avec des mots forts, je remercie l'alliance, je fais l'éloge de la ville et de ses habitants. Je vais au bout de ma pensée, je m'en prends à la République de Port-au-Prince. Je dis qu'une fois arrivé en ces lieux, les membres du trio ont changé de peau, je parle même de mon ange gardien, eh oui... Nous nous séparons avec une pointe d'émotions, nous restons avec des participants à jaser sur la galerie. Il est déjà une heure de l'après-midi.

Une faim ne tarde pas à nous terrasser. Gilles, qui est un peu familier de cette ville pour y avoir séjourné pendant une semaine, est volontaire pour aller acheter un *konparèt* dans une boutique située à quelques mètres seulement plus bas. J'en fais part à mon ange qui me fait savoir que cette boutique de *konparèt* appartient à un membre de sa famille mais suggère de manger au restaurant de l'alliance. Malheureusement ce restaurant n'existe plus. Jules nous fait savoir que la fille qui prépare à manger est en route sur une moto avec la bouffe. Après plus de 45 minutes d'attente, je demande à Jules si c'est la fille qui est bien sur la moto ou l'inverse, il rit de bon cœur. Nous décidons d'aller à sa rencontre. Nous allons l'attendre sur une place non loin où on est témoin d'une bagarre avec jets de pierre. Je dis à mon ange qu'il y a quand-même une violence sous-jacente dans la ville. Finalement vers 3h, nous mangeons à la va vite, dans la voiture, une nourriture dont je ne suis pas près de me remémorer. A 4h nous retournons à l'hôtel. Le concert est à 6h30.

Le concert

A 5h30 je suis prêt. Mon ange me fait savoir qu'il regorge d'énergie et que depuis ce matin il écrit des poèmes par tonne... Nous arrivons à l'alliance peu après 6h. 18 novembre oblige, s'y tient une conférence sur la bataille de *Vertières*. Dehors je peux entendre le conférencier. Pas une fois il ne prononce le mot *Vertières*. Il fait l'éloge de l'armée et de son retour faisant ainsi écho aux promesses hasardeuses de *Michèl Martelly*, notre chanteur président. Il encense ce dernier, il le campe comme un grand homme d'état qui ferait bon d'« animer des ateliers » de bonne gouvernance à l'intention des commis de l'état, ministres et parlementaires confondus. Je me dis que si le président est un chanteur, ce conférencier, lui, est plutôt un maître [chanteur]. Vu qu'il ne lâche pas prise, Jules nous fait nous installer sur la scène derrière lui alors qu'il n'en finit pas d'égrener sa monotone propagande. Je sens la tension monter en moi. Enfin il se résigne à plier bagage.

Surprise, juste au moment où nous sommes prêts à jouer, l'animateur invite un chanteur à jouer son tube du moment. Il est très super sympa, il chante sa chanson fétiche « *non antrave* », mais s'accompagne d'une guitare non-accordée. Je me dis, « ah, nous sommes vraiment entravés ! ». Puis il récidive, il veut entamer une autre

chanson en « *play back* », mais l'opérateur à plusieurs reprises se trompe de plage. Je dis « Oh oh, nous sommes, pour de vrai, vraiment entravés ! ». Mon ange, sentant probablement un écueil, me demande un topo de la situation, j'ai juste le temps de lui dire que je vais commencer incessamment à jouer car je suis déjà sur scène.

Horreur, dès les premières notes nous nous rendons compte que la sono est exécrable, alors que nous ne sommes même pas branché sur le système de son de la place et jouons donc avec nos propres amplis. Pourtant à notre grand étonnement le public nous applaudit chaudement. Après deux morceaux, l'animateur me demande au creux de l'oreille combien nous allons exécuter. Je saisis l'opportunité au vol, je lui dis qu'on y va pour un dernier. Il est d'accord, mais me notifie que nous devrions rejouer une fois la tournée d'autres artistes terminée. Nous nous empressons de liquider un morceau de morceau. Nous sortons de scène nous sommes quand-même applaudis.

Tout de suite après nous, une troupe de danse vient s'exécuter en « play-back ». Mal leur en pris car le CD se plante d'instant en instant occasionnant un navrant spectacle où on voit des danseuses tétanisées, tout aussi navrées, ne sachant plus sur quel pied dansé, se cherchant désespérément du regard comme des naufragées tentant de s'agripper à une chorégraphie qui se noie ... Une partie du public dépitée, quitte le spectacle. L'animateur et l'opérateur ne semblent pas contrariés outre mesure, apparemment pour eux tout va bien à part des petits détails. Je m'énerve. Je tente difficilement de faire le « laisser dissiper », d'ailleurs je le dis à mon ange qui essaie de me consoler. Je signifie à l'animateur ma façon de penser ; le spectacle était supposé être un concert de jazz, mélanger les genres impunément n'est pas une formule, d'ailleurs nous sommes la tête d'affiche et nous avons parcouru de nombreux kilomètres pour venir ici. Il est d'accord avec moi. Je lui annonce que pour nous, la soirée est terminée, d'ailleurs la « salle » est déjà clairsemée. De bonne foi il acquiesce.

D'autres artistes vont encore se produire mais tout est déjà terminé... Le lendemain nous saurons que nous étions alimentés par le courant de ville, contrairement au matin de l'atelier où nous jouions sur la génératrice de l'alliance. La qualité du courant de ville est catastrophique. Je partage ces points de vue avec le directeur qui les appuie.

A 9h30 nous ramassons nos bataclans. Le bal n'a pas eu lieu, pourtant les tambours sont lourds. Ah, sacré métier me dis-je...

A 10h nous rentrons à l'hôtel, irascible, frustré, épuisé...

Le réveil du samedi

Samedi je me lève à 6h30. J'ai dormi comme une pierre, d'un trait. Les gars eux ne sont pas encore debout. Je m'installe confortablement sur la petite galerie attenante à ma chambre. La tête est vide, l'esprit apaisé. Je contemple les bruits environnants : les oiseaux chantent et jasant en permanence, les volailles s'animent bruyamment, la brise fait vibrer le feuillage, la pluie fine chuchote en continue... De la rencontre des rayons de l'aube avec la flore jaillissent milles et une nuances de verts pareils aux sonorités des accords de jazz...

Je fais savoir à mon ange que ce matin nous étions libre comme le vent car n'ayant aucune obligation précise. Je lis, sur mon « *smartphone* », un article de science. Des savants ont réussi à extraire des photons du vide. On savait que le vide était rempli d'énergie virtuelle. Dans cet entonnoir particulier, les particules de matières apparaissent et disparaissent sans arrêt mais si vite qu'elles n'ont pas le temps de se matérialiser réellement. Ces messieurs ont donc pu en extraire de vrais photons en fournissant à ce vacuum, par un compliqué procédé, de l'énergie en quantité appropriée. Je reste songeur. Dans la méditation, en pratiquant la concentration et en laissant passer les pensées on atteint un état proche du vide mental où des moments de clarté et d'intuition profonde surgissent et

disparaissent rapidement comme ces particules virtuelles. Je me demande perplexe s'il ne serait pas possible de matérialiser mon ange gardien en lui fournissant de l'énergie suffisante comme les savants ont pu le faire avec les photons...

Excursion au centre-ville

Jules me tire de mes rêveries en me faisant savoir qu'on doit tout de suite aller à la banque pour notre cachet. Nous nous rendons donc, lui et moi, à une des banques de la place. Il nous est difficile de trouver une place pour garer la voiture. La rue est étroite, l'espace est disputé par les motos qui s'agitent dans un bourdonnement d'abeille, les piétons, les brouettes, les ânes conduits par des femmes et « chargés comme *Legba* », les gros transporteurs venus livrer leur marchandises, les tous terrains des ONG et des Organisation Internationales, et même les monstres motorisés de la Minhusta. Ce spectacle est spécial.

Une fois à l'intérieur de la banque, je suis favorablement impressionné par la bonne tenue de la succursale et par la qualité du service qui surpasse en accueil la plupart des branches de Port-au-Prince auxquelles je suis bien familier. Pendant que j'attends mon hôte, j'en profite pour observer les gens qui attendent leur tour à la file indienne. Je tente de me tracer un profil du « Jérémien » que je trouve plutôt, élancé, aux traits fins, à la démarche légère et au regard langoureux. Au moment même où j'observe une à une la beauté et la fine plastique des jeunes filles en attente, tombe sur mon cellulaire un message dans lequel mon ange me suggère, avec une pointe d'ironie, de regarder du côté des jolies filles de la localité étant donné mon moment de liberté. Je souris, je salue de la tête des demoiselles qui me renvoient volontiers la politesse. Jules s'en va à son bureau, je suis traité en prince par une jolie employée de la succursale, je fais un brin de conversation.

Eloge de la lenteur

Comme un grand je retourne tout seul à l'hôtel, il est 10h30. Je mange un copieux petit déjeuner avec les gars qui viennent tout juste de sauter de leur lit. Je suis fort surpris lorsque mon ange me fait savoir que la souris de son cellulaire étant hors d'état de fonctionnement. Il m'envoie donc son numéro de son cellulaire à travers lequel nous devrions désormais communiquer. Néanmoins, il n'accepte que des « sms », « *pas d'appels please* » précise-t-il, sur un ton qui ne saurait souffrir la contradiction. Comme les photons de ce matin, matérialisés par les savants, je ne peux m'empêcher de penser à un début de matérialisation de mon ange étant donné l'énergie qui transite entre nous. Cependant ce n'est pas suffisant, l'ange ne se départit pas totalement de sa virtualité...

Il est 12h30, je passe la journée à rêvasser, à communiquer sur un tempo plus rapide avec mon ange. Il est rapide, il devine mes pensées mais me vient en aide. Je jouis à fond de la sérénité des lieux, je ne m'accroche pas au passé, je ne me préoccupe pas de l'avenir. Vue l'absence de publicité, je prends la décision de ne plus jouer au complexe administratif comme c'était prévu pour ce soir. Rose Laure est d'accord, donc pas de problème. Je retourne à mes rêveries. Je me prélasse sur une chaise longue. Je me rends compte que le rythme de la province est plus lent que celui de Port-au-Prince. Qu'à cela ne tienne, je me ressource. Même le temps semble marquer le pas. J'ai le loisir de bien contempler l'environnement et de bien observer le long gestuel des travailleurs de l'hôtel et l'apparente sérénité des gens. Vers les 2h, sous l'avis de mon ange, et étant donné, la déconvenue d'hier, je contacte mon hôte pour la bouffe. Nous allons donc, vers les 3h quand-même, le chercher en ville et nous revenons avec un gros bol de « *konsonmen* » que nous dégustons dans une grande euphorie. Un « *konsonmen* » tel que je n'en ai pas prisé depuis fort longtemps, moi, un friand de ce potage.

La dernière tournée : la rivière, la mer et l'histoire

Après la bonne bouffe, je reprends, eh oui, mes rêveries jusque vers les 5h de l'après-midi. Après une rude journée de travail Jules décide de rester à l'hôtel pour se refaire. Horreur, Gilles a perdu toutes ses photos, la carte mémoire de sa caméra ne peut être lue. Nous sommes contrariés. Ricardo le taquine et leur petite querelle amicale rebondit provoquant mon fou rire.

Nous nous rendons en ville pour la dernière fois. Nous allons prendre nos instruments que nous avons laissés dans la bibliothèque de l'alliance. Nous les rangeons à l'arrière de la jeep de la même manière que l'on avait fait la veille de notre départ. Nous nous rendons alors sur le pont de la *Rivière Grande Anse*. Ce pont est une réplique en miniature du Brooklyn Bridge avec ses deux piliers et ses nombreux câbles en acier qui retiennent la structure. Gilles essaie en vain de rattraper les images perdues. Nous nous arrêtons sur le pont, je descends de voiture pour mieux jouir du spectacle. Je me glisse sous la construction, mon ange s'inquiète un peu car depuis que nous ne communiquons par « sms », je suis maintenant en contact avec lui en temps virtuellement réel. Une fois dans cette position, je peux distinguer les bambins se trémousser dans la rivière, les radeaux de bambous flotter le long de la berge, le bleu-vert de l'eau se muer au celui encore éclatant de la dense végétation qui fait place au vert sombre des montagnes environnantes tranchant avec le gris du crépuscule. Je respire profondément. Quelle merveille ! Je fais un brin de causette avec un artisan qui, engagé dans une course contre l'obscurité qui s'épaissit, tranche fébrilement des morceaux de bambous avec quoi il tisse des palissades de toute beauté. Je demande à Ricardo de me prendre en photo au milieu de bambins venus, curieux, à ma rencontre. Ils sont très joviaux. Je m'étonne qu'aucun d'entre eux ne me demande de l'argent. D'ailleurs, pas une fois à Jérémie on nous a approchés en ce sens. Décidément, ici les gens sont dignes en dépit de la misère qui rode partout, me dis-je.

A 6h nous nous rendons sur le port de la ville. Une chance, le plus gros bateau y est accosté. Nous montons à bord. Il est grand, jusqu'à 40 mètres de long il me semble. Il assure le transport maritime entre Jérémie et Port-au-Prince. Nous gravissons le dernier étage du monstre. La ville derrière nous s'étale le long du rivage et se poursuit dans les mornes environnants. A l'arrière, le soleil est déjà couché, mais laisse trainer ses débris sur le ciel gris-noir. Des points lumineux ponctuent le paysage. Gilles est sans position, il tire sans arrêt, mais bientôt il a le mal de mer et est le dernier, après mille hésitations, à mettre pied à terre. Fritz lui, reste noyé dans ses pensées.

En laissant le port, nous sommes témoins d'un spectacle pas très agréable dont je vous dispense la description... Nous nous rendons sur la place principale dénommée la place Dumas mais familièrement appelée le « carré » par les gens d'ici. Il fait déjà nuit mais la place est très bien éclairée. C'est le cœur de la ville. Les restaurateurs ont su gardé le cachet colonial original du complexe. C'est un chef-d'œuvre. La belle cathédrale, fraîchement remise en état, domine les débats. Le carré lui-même est pavé de briques, avec partout des bancs en ciment frais peints, des gazons bien entretenus et des arbres esthétiquement positionnés. Les lampadaires éclairent chaque coin. Je fais part à mon ange de mes impressions. Je m'assois. Je goutte à la fraîche brise. J'étudie les gens ; ceux qui font une simple promenade, d'autres qui, assis, bavardent tranquillement. Je rencontre par hasard un ami qui est tout excité car il a un rendez-vous galant mais clandestin avec une jolie fille. Je jouis pleinement des lieux. J'essaie de remonter l'histoire. J'imagine la « haute société » d'alors en promenade du dimanche, les chevaux, carrosses, costumes, tripotages et ragots...

Le carré, selon moi, est divisé en trois sections correspondant à trois monuments. Du côté de la mer, est érigé *Amélie* (ou *Ti Amélie*) qui est une petite fille nue, blanche d'innocence, perchée sur une fontaine artificielle, et portant sur sa tête une sorte de bac. Paradoxalement, de l'eau sort de la bouche de dragons hideux placés sous ses pieds. Du côté de la montagne, il y a une statue de *Jean Baptiste Perrier* - dit *Goman*, érigée par les soins de l'ex-

président *Jean-Bertrand Aristide*, mais vandalisée et mutilée par on ne sait qui. *Goman* est le leader des fameuses révoltes paysannes qui secouèrent la Grande Anse entre 1807 et 1820. De cette sculpture, il n'en subsiste que les pieds encore fixés au piédestal alors que le corps du leader paysan git par terre juste à côté. Ici, est donc schématiquement concentré les luttes de classes et l'histoire de la région. D'un côté la bourgeoisie mulâtre descendante de *Rigaud*, compradors et possédants, et de l'autre la masse des cultivateurs symbolisée par *Goman*, général de l'«*armée souffrante*».

Au milieu de la place, est érigé, à tout seigneur tout honneur, le buste du célèbre poète Alexandre Dumas. Jérémie est la ville des poètes par excellence : *Jean-Brierre*, *Etzer Vilaire*, *Antoine Laforest*, *Emile Roumer*... Il n'est pas étonnant que mon ange en soit aussi un, me dis-je.

Il est 9h du soir, la température baisse d'un cran. Les gars m'ont laissé tout seul dans mes excursions historiques. Je sens la fatigue. J'appelle Gilles, il me fait savoir qu'il est actuellement « très occupé », et qu'il va nous rejoindre dans une demi-heure. Il se trouve, avec les autres, dans une discothèque non loin de là. Je vais dans la voiture. Ricardo et Fritz viennent me rejoindre. Gilles comme d'habitude traîne les pieds. Je lui fais savoir par « sms » qu'il va devoir rentrer à l'hôtel par ses propres moyens. Les échanges de textes à bâtons rompus irritent un peu mon ange gardien qui pique une colère contenu suite à une mauvaise interprétation d'un de mes messages. Il n'est pas facile à vivre parfois, me dis-je. Encore tout excité, Gilles nous rejoint, vers les 10h. Nous rentrons enfin à l'hôtel.

La dernière nuit

Je tombe de sommeil et comme de fait je dors presque immédiatement. A 11h30 pourtant je me réveille au son de la même maudite radio de la première nuit. Je refais donc le coup de la première nuit. Je frappe le mur qui me sépare de mon voisin, mais en vain, il ne bronche pas. Je sors, je cogne à sa porte, toujours sans succès. Je réalise alors qu'il n'est pas dans sa chambre, et que c'est probablement l'alarme qui a du déclenchée la radio puisqu'elle n'était pas allumée lorsque je suis rentré. Je m'énerve, mauvaise nuit en perspective me dis-je, et dire que nous nous proposons de laisser la ville dès 6h du matin. Je pars à sa recherche, finalement je peux le dénicher, c'est un très grand gaillard avec une bedaine vraiment impressionnante. Heureusement, il est très gentil, il acquiesce et s'exécute. Entre-temps le sommeil est parti. Je m'allonge sur le dos et je compte mes expirations par itération jusqu'à 10. La technique est efficace, je me rendors plus ou moins rapidement.

Sur le chemin du retour

A 5h55 a.m. je suis prêt à partir, mais les gars dorment encore profondément. Mon ange de demande si je suis déjà parti, sa séance de « gym » quotidienne va bientôt débiter. Je fais un peu de fracas et je leur dis en plaisantant que dans l'armée la première chose qu'on apprend c'est de se lever à l'heure, et qu'hier encore c'était l'anniversaire de la bataille de Vertières, et qu'ils n'avaient donc aucun respect pour nos héros de l'indépendance... Nous n'avons même pas le temps de boire un café. Je mange donc un morceau de l'excellent « *konparèt* » acheté la veille.

Nous prenons la route, je suis au volant. Je profite pour poser des questions à Jules qui rentre encore à Port-au-Prince vu qu'il part pour le Brésil le mercredi de la semaine suivante. Je lui demande qu'en est-t-il de la couverture végétale encore importante de la Grande-Anse qui semble avoir bénéficiée de l'enclavement de la zone. Pour lui, la bataille pour la préservation de cette flore est terrible et pas gagnée du tout. Malgré l'enclavement, des pirates de mer originaire de la distante région du Plateau Central viennent souvent acheter à prix modiques le bois des mains de certains contrebandiers de la zone. De plus, avec le désenclavement qui

devient de plus en plus une réalité, grâce à la route qu'on est en train de percer, la flore de la Grande Anse va se trouver encore plus menacée à moins d'un système efficace de protection pas évident du tout vu la faiblesse de l'état.

Il est question aussi d'un projet d'une nouvelle Jérémie moderne dont il me montre l'emplacement futur le long de la côte.

A 8h, nous faisons un arrêt à *Kafou Chal*, pour acheter des noix, une des spécialités de la zone. J'en informe mon ange. Il me confie qu'enfant il se rendait souvent à une localité féérique du nom de « *Jaken* » située à deux heures de marche de *Kafou Chal*. Là, jaillit une magnifique chute d'eau et l'on mange de la viande de mouton à profusion. Je lui fais savoir que lorsque j'étais petit je rêvais de devenir explorateur, et que les cimes des montagnes en particulier exerçaient sur moi, jusqu'à présent d'ailleurs, une mystérieuse fascination.

Nous reprenons la route. Je remets le volant à Fritz. Gilles, Ricardo et Jules dorment copieusement. Je reste en contact avec mon ange. Juste avant de rentrer dans la zone morte, il me dit :

*« Toi et moi, nous devrions former, peut-être, dans une autre vie, une paire...
et nous irons alors explorer des terres inconnues... »*

A cet instant précis, il me brise le cœur.

A 10h nous arrivons à Camp Perrin. Nous décidons de prendre le petit déjeuner dans un merveilleux petit hôtel de la place. Je pense à *Jean Jacques Acaau*, le successeur de Goman. La révolte des Piquets débuta en effet à Camp Perrin en 1844. Acaau mourut comme son prédécesseur. Encerclé de toutes parts par les armées de Jean-Baptiste Riché en 1846, il préféra se suicider plutôt que de se rendre à l'ennemi.

Une jolie serveuse, chuchotant et souriant, nous sert merveilleusement du café chaud et du pain au beurre d'arachide. Nous savourons l'atmosphère à l'ombre d'une « *choukounèt* ». Je confie à mon ange que je viens de faire un échange de sourire avec la serveuse. Quelque peu irrité il me semble, il me presse de reprendre « *promptement* » la route. Sentant quelque chose, je lui dis alors qu'il n'a pas à se faire du souci car mon plus beau sourire lui était réservé. Il sourit à son tour et me remercie. C'est alors que je me demande si spéculer sur le sexe des anges était vraiment une activité oiseuse...

Epilogue

Une fois aux Cayes le reste du voyage est sans surprise. Nous y ingurgitons un peu de nourriture. Nous filons vers Port-au-Prince. Nous écoutons à plusieurs reprises la merveilleuse interprétation de « *Darn that dream !* » du guitariste *Joey Christiansen*. Nous sommes tristes, l'aventure tire malheureusement à sa fin:

*Darn that dream I dream each night
You say you love me and hold me tight
But when I awake you out of sight...*

*Maudit ce rêve je rêve chaque nuit
Tu dis que tu m'aimes et me serres fort
Mais lorsque je me réveille tu es présent nulle part....*